

pouvoir suffire aux besoins les plus indispensables.

Il fallait prendre un parti : Téniers réunit tous les tableaux qu'il avait achevés depuis plusieurs mois ; il les disposa dans son atelier, ayant soin de les placer dans le jour le plus favorable ; plus il annonça, dans la ville d'Anvers, qu'il allait faire une vente générale de tous ses ouvrages. Un grand nombre de curieux se présentent et regardent tout minutieusement, sans avoir l'intention de rien acheter. Les marchands de tableaux, qui voient dans la pauvreté du peintre l'occasion d'un bon marché, cherchent à faire baisser les prix par les critiques les plus amères :

— Quoi ! dit l'un d'eux, ce n'est que cela ! C'est bien la peine de nous faire venir pour si peu de chose ! Je vous offre cent pistoles de la collection.

— Je ne la donnerais pas pour mille, s'écrie Téniers, avec indignation.

En parlant ainsi, Téniers congédie les amateurs et déclare que la vente n'aura pas lieu.

Mme Téniers était dans la désolation.

— Comment faire ? disait-elle à son mari, et quelle ressource nous reste-il maintenant ? Bien, vous auriez dû tout donner pour cent pistoles.

— Non, répondit-il, c'est une folie à un peintre de vendre ses tableaux de son vivant.

— Eh bien ! Quel est votre dessein ?

— De me laisser mourir.

— O ciel ! que dites-vous ?

— Ou du moins de me faire passer pour mort.

— Mais comment faire croire que vous êtes mort, quand vous n'êtes pas même malade ?

— Sois tranquille, tu n'auras qu'à porter le deuil et à le faire prendre à nos enfants.

Le peintre quitte secrètement Anvers et bientôt le bruit de sa mort se répand. Sa femme éplorée prend le costume de veuve ; les petits enfants se laissent habiller de noir, sans y rien comprendre, et la vente des tableaux de feu Téniers est annoncée pompeusement. Le public vint, cette fois, plus nombreux encore qu'à la première vente. On n'entendait de tous les côtés que l'expression de l'admiration et des regrets. Les marchands de tableaux eux-mêmes étaient devenus sensibles.

— Grand Dieu ! s'écriait l'un d'eux, peut-être celui qui avait critiqué la collection afin de l'avoir pour cent pistoles, quelle fraîcheur

d'imagination ! Que de naturel ! Que de variété dans tous ces groupes ! Voyez ces femmes, ces enfants, ces vieillards, comme tout cela est vivant ! On les voit rire, boire, danser, et, Dieu me pardonne ! on croit presque les entendre chanter. Ah ! quel talent !

— On ne fera plus de pareils tableaux, disait un autre, Téniers a emporté son secret.

Et tous se disputaient les huit ou dix ouvrages qui restaient du peintre, ne mettant point de bornes à leurs offres, et enchérissant les uns sur les autres avec une généreuse émulation.

— Quand on les couvrirait d'or, disaient-ils, on serait encore sûr de s'y retirer : en Angleterre, en Hollande, en France, nous les voudrions ce que nous voudrions.

Des tableaux commencés, de simples esquisses qui portaient le cachet du maître, montèrent à un prix très élevé : c'est à qui viderait sa bourse pour avoir un souvenir de Téniers. Il n'y eut pas jusqu'à un vieux cahier, contenant une collection de nez et d'oreilles, faite par Téniers, à l'âge de cinq ans, qui ne fut acheté cent écus par un amateur.

Quand la vente fut achevée, Mme Téniers, à la vue de tout cet or, fut tentée de se reprocher la ruse de son mari. Celui-ci revint bientôt lui-même recueillir sa succession. Beaucoup de personnes trouvèrent fort mauvais qu'il ne fût pas mort ; on dit même que certains acquéreurs, qui avaient bien quelque droit de se fâcher, se prétendirent lésés, et parlèrent de réclamer auprès des tribunaux. Mais comme la personne de Téniers était généralement aimée dans la ville, et que la plupart des tableaux, quoique vendus fort cher, n'avaient été cependant payés que ce qu'ils valaient, le bruit se calma, les réclamations n'eurent point de suite et le pauvre défunt jouit, le reste de sa vie, des fruits de son stratagème.

E. L. CH.

— Combien ces brioches, Madame ?

— Je vous en donnerai six pour cinq sous, mon petit ami.

— Ah ! six pour cinq sous ? Ça fait alors cinq pour quatre sous, quatre pour trois, trois pour deux, deux pour un et une pour rien. Je n'en prends qu'une !...